RANIERO CANTALAMESSA

Ma vie au service de la Parole

Entretiens avec Aldo Maria Valli

EdB

« Durant l'été, quand j'étais enfant, j'étais chargé d'apporter de l'eau aux métayers. Quand ils me voyaient, tous se redressaient, essuyaient la sueur de leur front et avalaient d'un trait une carafe d'eau entière. Au cours d'une de mes premières prédications en présence de Jean-Paul II, j'ai rappelé comment en réalité j'ai continué à faire tout au long de ma vie cet humble métier que je faisais déjà, enfant, apporter de l'eau aux métayers. Seuls les métayers ont changé, puisque ce sont aujourd'hui les ouvriers à la vigne du Seigneur, et l'eau que j'apporte désormais, c'est la Parole de Dieu. »

* * *

Dans ce livre-entretien, le père Cantalamessa déroule, aidé des questions d'un chroniqueur de talent, Aldo Maria Valli, le récit de sa vie, tissé avec le fil rouge de l'appel à être « porteur d'eau vive ». Tout au long de cette aventure biographique, nous relisons une période intense et extraordinaire de l'Histoire de l'Église, caractérisée par le « virage » que lui a fait prendre le Concile Vatican II, et le Renouveau qu'il a suscité. Le prédicateur des trois derniers papes en a été un des protagonistes, attentif aux signes de l'Esprit, au service de la Parole, et empreint de sensibilité œcuménique.

Le père **Raniero Cantalamessa**, *franciscain capucin, est originaire de la province d'Ascoli Piceno (Italie). Diplômé en Théologie et Lettres Classiques, il a été professeur d'Histoire des origines chrétiennes à l'Université Catholique de Milan, membre de la Commission Théologique Internationale jusqu'en 1981. En 1979, il a quitté l'enseignement universitaire pour se consacrer à la prédication dans de nombreux pays dans le monde, avec une sensibilité œcuménique prononcée. Depuis 1980 il est prédicateur de la Maison Pontificale. Il a publié de nombreux livres, traduits dans le monde entier.*

Aldo Maria Valli *est vaticaniste à Tg1 (chaîne de télévision italienne). Il collabore à de nombreuses revues et a publié plusieurs livres, en particulier sur le Vatican et sur les pontificats de Jean Paul II, Benoît XVI et François.*

www.editions-beatitudes.fr

Ouvrages du même auteur :
L'Esprit Saint dans la vie de Jésus, DDB, 1987.
Joie de Dieu sur notre terre, Le Centurion, 1988.
Marie, un miroir pour l'Église, DDB, 1992.
La sobre ivresse de l'Esprit, DDB, 1996.
La force guérissante de l'Esprit Saint, conférence reprise dans : Le ministère de guérison, EDB, coll. Pneumathèque, 1996.
Notre sœur la Mort, Saint-Paul, 1996.
Le Mystère de Pentecôte, Saint-Augustin, 1998.
L'Eucharistie, notre sanctification, Saint-Augustin, 1999.
La vie dans la Seigneurie du Christ, Médiaspaul, 2001.
Le Mystère pascal, Éditions Salvator, 2002.
Aimer autrement, EdB, 2004 (épuisé*).
Aimer l'Église, EdB, 2005.
Le Passage à ce qui ne passe pas, Parole et Silence, 2005.
Contempler la Trinité, EdB, 2006.
Viens Esprit Créateur, EdB, 2008*.
L'amour fou de Dieu pour moi, EdB, coll. PTS, 2008.
Huit étapes vers le bonheur, EdB, 2009.
Ceci est mon corps, Parole et Silence, 2009.
Ta Parole me fait vivre, EdB, 2009.
Mariage et famille selon la Bible, EdB, coll. PTS, 2009.
Nous prêchons un Christ crucifié, EdB, 2010*.
Éros et Agapè, Les deux visages de l'amour, EdB, 2012*.
Comme le sillage d'un beau vaisseau, Horizons pour une nouvelle évangélisation, EdB, 2012.
Crois-tu ? Avancer et grandir dans la foi, EdB, 2013*.
Amoureux du Christ, Le secret de François d'Assise, Edb, Zenith Books, 2014.

* Disponible en livre numérique à télécharger sur notre site internet : www.editions-beatitudes.fr

Titre original : *Il bambino che portava acqua. Una vita a servizio della Parola*
© ÀNCORA EDITRICE, Via G. B. Niccolini n° 8, Milano, Italie 2014

Traduction de l'italien : Cathy Brenti

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Par exemple, une des particularités était qu'on se levait chaque nuit pour prier l'office des Matines de minuit à une heure du matin. Il n'y avait pas de chauffage, le lit était une simple paillasse sur une planche. Nous n'avions pas le droit, nous les novices, de nous parler directement, sauf les dimanches et fêtes, si ce n'est par l'intermédiaire du maître. Le plus pénible était de devoir sans cesse garder les yeux baissés, même lorsqu'on se promenait, à moins que nous n'en fussions dispensés. On prenait le repas en silence et les yeux baissés, même quand le reste de la communauté en était dispensé. Trois fois par semaine, nous avions le soir à l'église, dans le noir, la discipline commune, durant laquelle on se frappait les épaules nues ou les jambes avec un petit fouet à pointes de fer. Sans parler des « pénitences » bizarres prévues en cas d'infraction : l'une d'elle était de devoir prendre son repas à genoux ou avec une paire de lunettes en tissu noir devant les yeux si nous avions regardé alentour.

Aujourd'hui, je ne suis pas convaincu du bien-fondé de ces méthodes de formation et je pense que mon ordre religieux (qui n'était bien sûr pas le seul à les pratiquer) a bien fait de s'adapter à notre temps. Mais c'était différent alors ; on entrait au séminaire formé aux difficultés et aux privations de la vie en famille, qui n'était pas celle d'aujourd'hui. On n'en sentait pas trop le poids ; de plus, la vie au noviciat était adoucie par de toutes petites choses qui suffisaient à en rompre la monotonie : une fête, une promenade dans les bois à la recherche de champignons, les exquises recettes mitonnées par le frère cuisinier, le don inattendu d'un bienfaiteur. Il y avait aussi l'affection et l'exemple des anciens de la communauté et surtout, nous avions la certitude d'être là où Dieu nous voulait.

Je pense que, comme tous les jeunes, vous avez vous aussi

connu le combat pour la chasteté. Comment avez-vous géré cette question ?

Un autre des points sur lesquels j'ai mûri dans les années de restrictions, à propos des méthodes d'alors, c'est justement celui de l'éducation à la chasteté. Je ne peux jeter la faute sur les éducateurs de l'époque, ils ne faisaient que transmettre ce qu'eux-mêmes avaient reçu. Je leur suis aussi reconnaissant de m'avoir aidé, avec les moyens dont ils disposaient, à dépasser sans gros dégâts la mer agitée de l'adolescence et de la jeunesse. Cependant, aujourd'hui, je vois les choses avec un autre éclairage, fruit, en partie, du renouveau que le Concile a apporté, dans ce domaine également.

Ce n'est pas automatique pour un jeune garçon ou une jeune fille d'être d'emblée exempts du combat pour dominer leur sexualité. Malheur à eux s'il en était autrement ! Parce qu'alors, ils risqueraient vraiment de ne jamais être pleinement homme ou pleinement femme. Dieu accorde, avec l'appel, la grâce de pouvoir faire de ce combat un lieu de croissance spirituelle et d'enrichissement, même humain. La sublimation de l'instinct sexuel n'est pas nécessairement un fruit de l'inhibition, quand elle a pour motif une grande cause, comme l'a été l'art pour tant de génies et comme, par excellence, la cause indiquée par Jésus : le royaume des cieux.

Là où, aujourd'hui, je ne suis pas d'accord (et pas seulement moi), c'est la motivation sur laquelle on insiste dans ce combat, ainsi que les armes avec lesquelles le mener. À une époque, la pureté était uniquement la vertu du « ne pas » : ne pas regarder, ne pas écouter, ne pas parler. Sans le vouloir, on créait ainsi des tabous. La femme n'était plus pour l'homme (et l'homme pour la femme) *« une aide semblable à lui*[14] » mais elle n'était considérée que comme un danger et une menace cachée. Je me

rappelle une maxime (je crois de saint Bernard) qu'on nous répétait souvent : « Comme la paille brûle avec le feu, ainsi le serviteur de Dieu se perd en conversant avec les femmes. »

Je pense que dans l'éducation à la chasteté consacrée (mais aussi en partie à tout autre type de chasteté), on devrait insister bien davantage sur l'élément positif. « Chaste – disait un Père de l'Église – est celui qui vainc l'éros avec l'Éros », c'est-à-dire un amour par un autre Amour, le second avec une majuscule. Ce qu'aujourd'hui je recommande aux jeunes en formation, quand j'ai l'occasion de leur parler de virginité et de célibat (et cela m'arrive très souvent,) c'est de chercher à voir toutes choses, y compris le sexe opposé, avec les yeux même de Jésus. Avec quelle liberté il pouvait parler de tout : des femmes, de l'accouchement, du mariage, des enfants ! Il voyait les choses telles que le Créateur les avait pensées, et non comme l'homme les avait réduites avec sa manie de dominer et de posséder l'autre. Un des torts les plus grands infligés à Dieu est d'avoir fini par faire de tout ce qui concerne l'amour et la sexualité un domaine saturé de malice, où Dieu ne doit pas entrer et est de trop. Comme si Satan, et non Dieu, était le créateur des sexes et le spécialiste de l'amour.

Je ferme cette parenthèse critique et je reprends le fil de mon récit. J'ai fait ma première profession religieuse le 12 août 1952 et je suis parti poursuivre mes études à Ancône. Je réussissais dans toutes les matières et malheureusement aussi en maths. Je dis malheureusement car je n'aimais pas cette matière, mais, en redoublant d'efforts, je finissais par avoir de bonnes notes là aussi, si bien qu'une fois ordonné prêtre, je risquais d'être envoyé par mes supérieurs poursuivre les maths et les sciences en plus de la théologie, ce qui aurait été, je pense, une disgrâce et pour moi et pour les maths.

Dès mes dernières années de collège, j'étais par contre fasciné

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

New Covenant [21], un hors-série pour le dixième anniversaire de la naissance du Renouveau charismatique catholique. Je lus l'article d'une certaine Patti Gallagher, une des étudiantes qui avait participé à la retraite de l'Université Duquesne à Pittsburgh où était né le mouvement en février 1967. Elle revisitait l'expérience qu'elle avait faite à travers les mots mêmes de Jésus : *« Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez et les oreilles qui entendent ce que vous entendez* [22]*. »* Tout cela m'inquiétait. Je pensai : ces gens ont dû découvrir un secret plus grand qu'eux. Durant des années, chaque fois que je rencontrais un Américain dans le Renouveau, je lui demandais : « Connaissez-vous une certaine Patti Gallagher ? » Personne ne semblait faire écho à ce nom, jusqu'au moment où j'ai découvert ma méprise. Entre-temps, Patti s'était mariée et par conséquent, tous la connaissaient sous son nom d'épouse : Patti Mansfield. Nous sommes devenus amis ; je suis allé quatre ou cinq fois à la Nouvelle-Orléans, invité par son mari Al, responsable du Renouveau dans la région. Patti est souvent venue me rencontrer, parfois avec son mari et un de ses enfants, à l'occasion d'invitations reçues à donner en Italie son témoignage des débuts.

Mais reprenons le cours des faits. Il y avait quarante mille personnes à Kansas City, dont vingt mille catholiques et vingt mille d'autres confessions chrétiennes, dont de nombreuses évangéliques et pentecôtistes. Chaque matin, les Églises se retrouvaient chacune de leur côté pour célébrer leur liturgie ; le soir, tous ensemble dans un stade, nous écoutions la Parole de Dieu, nous chantions et priions. Quarante mille personnes qui chantent ensemble des chants charismatiques, je peux vous assurer que les murs du cœur s'effondrent… Si, d'un côté, j'étais convaincu que certaines choses venaient sûrement de l'Esprit de Dieu, de l'autre, quelques expressions, surtout du

côté évangélique, me laissaient dubitatif et perplexe.

Un soir, un des animateurs prit le micro et commença à parler d'une façon qui me sembla alors étrange. Il disait : « Pleurez et lamentez-vous, vous, évêques, prêtres, pasteurs, car le Corps de mon Fils est déchiré. Faites monter vos lamentations et pleurez, vous, laïcs, hommes et femmes, car le Corps de mon Fils est déchiré ! » Je regardai, les gens commençaient à tomber à genoux tout autour de moi ; très rapidement, presque tout le stade fut à genoux, sanglotant de repentance pour les divisions entre les chrétiens qui, là, sautaient aux yeux de tous. Et tout cela pendant qu'une bannière électronique, circulant d'un bout à l'autre du stade, disait : « *Jesus is Lord* ! Jésus est Seigneur ! »

Cette scène est restée vivante dans ma mémoire, comme une prophétie vivante. Je me disais : « Si un jour les chrétiens sont réunis en une seule Église, ce sera exactement comme ça ; quand nous serons tous à genoux, repentants, sous la seigneurie du Christ. » C'est là que je commençai à comprendre le monde de la seigneurie du Christ, c'est-à-dire ce que veut dire proclamer « Jésus est le Seigneur ! ». Ceux qui étaient venus avec moi depuis l'Italie connaissaient mon état d'âme, hésitant ; quand donc l'assemblée entonna le chant parlant de la chute de Jéricho au son des trompettes de Josué, ils me poussèrent du coude en me murmurant : « Écoute bien, parce que Jéricho, c'est toi. » Comme ils avaient raison !

Après Kansas City, on m'invita à aller dans un centre de retraites dans le New Jersey. Je pensais y rester une journée et ensuite rejoindre ma fraternité capucine à Washington. J'avais hâte – aussi pour réfléchir à tout ce que j'avais vu – de me retrouver un peu seul dans mon milieu, dans ma communauté. Un prêtre irlandais, le père Brendan Murray, m'invita très gentiment : « Reste avec nous cette semaine, il y a une retraite sur la Trinité ! » Je me rappelle m'être dit : « C'est une maison

de retraites spirituelles, non de prostitution ; si je reste, cela ne pourra pas me faire de mal ! Seigneur, je reste. Je te donne cette possibilité de me convaincre ! »

Un jour que je participais à une réunion de prière, en moi montaient des tas d'objections. Je me disais : « Je suis un fils de saint François, c'est lui mon père et mon ordre a une spiritualité riche. Qu'est-ce que je cherche, qu'est-ce qui me manque, qu'est-ce que ces frères peuvent me donner de plus ? » Mais surtout, j'entendais résonner en mon esprit cette phrase : « J'ai déjà François d'Assise comme père ! » À un moment donné, un des participants, sans rien savoir, ouvrit la Bible et commença à lire un passage au hasard. C'était le passage de l'évangile de Luc où Jean-Baptiste dit aux Pharisiens : *« Ne dites pas en votre cœur : nous avons Abraham pour père* [23]. » Je compris que c'était la réponse dont j'avais besoin. Je me mis debout, je ne parlais pas encore anglais, mais tous eurent l'air de comprendre, je fis cette prière : « Seigneur, je ne dirai plus que je suis fils de François d'Assise, car je me rends compte que je ne le suis pas. Et si, pour le devenir, il faut que je redevienne un petit enfant et que j'accepte que ces frères prient pour moi, alors j'accepte. » Je commençai alors à suivre les rencontres qui précèdent ce qu'on appelle le « baptême dans l'Esprit » ; des rencontres sur les grandes vérités de la foi, sur l'amour de Dieu, la conversion, la sainteté, les charismes.

Au cours de la préparation, un soir que je me promenais dans le parc du centre, une image se forma dans mon esprit. Parfois, en effet, le Seigneur parle à travers des images, un moyen très simple pour communiquer avec ses créatures. Rien de miraculeux, mais c'est cependant inoubliable. Je me suis vu alors comme un homme qui est sur un char ; il tient les rênes de la charrette et décide d'aller à droite ou à gauche, d'avancer lentement ou vite. Je compris que c'était l'image de moi-même,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son élection, j'avais dit, entre autre choses :

> Tout pape, en plus du charisme lié à son ministère, met au service de l'Église ses propres charismes et ses talents personnels. Ce serait dommage (et dans le cas du défunt souverain pontife Jean-Paul II, tout aussi impossible !) de vouloir imiter les charismes d'un autre. C'est la richesse de la papauté d'exprimer de fois en fois un aspect de la grâce multiforme de Dieu et de répondre ainsi aux nombreuses nécessités de l'Église qu'aucun pape n'est en mesure de satisfaire à lui seul.

Je crois que c'est vraiment ce qui s'est passé. Sa connaissance des questions théologiques et de la pensée moderne ont permis à Benoît XVI d'exercer, dans le sens le plus littéral du terme, un vrai magistère doctrinal qui, élagué peut-être de quelque élément plus personnel et contingent, restera comme un bien précieux pour toute l'Église. L'encyclique *Lumen Fidei* sur la foi – publiée par le pape François, elle est en grande partie le fruit de la réflexion de son prédécesseur – figure parmi les documents les plus significatifs de ce magistère. Ce que j'ai personnellement le plus apprécié chez Benoît XVI, c'est certainement les homélies qu'il a prononcées à l'occasion des principales solennités liturgiques de l'année. De par leur profondeur et leur clarté, elles mériteraient je pense d'être placées à côté des célèbres homélies d'un pape du Ve siècle, saint Léon le Grand.

La nouvelle de la renonciation à son pontificat, en février 2013, m'est parvenue lorsque je prêchais au Mexique. J'ai été surpris par le moment où elle eut lieu et son importance historique ; c'est en fait une « première fois » absolue, dans le sens que c'est l'unique cas de renonciation au pontificat vraiment libre et spontanée, non motivée par des facteurs extérieurs, dont on ait connaissance dans toute l'histoire de l'Église. Le fait en soi ne m'a pas surpris, par contre, dans le sens où Benoît XVI, en plus d'une occasion, avait exprimé sa conviction que, dans le cas où

les forces physiques ou ressources intellectuelles d'un pape ne lui permettaient plus d'accomplir sa tâche, il a non seulement le droit, mais aussi le devoir de se retirer.

Cher Aldo Maria, vous m'aviez vous-même gentiment invité à commenter avec vous, en direct sur la Rai Uno[31], la dernière audience de Benoît XVI comme pape. Vous vous rappellerez combien j'insistais alors sur les aspects positifs de son geste. Par là, en effet, il donnait avant tout au monde entier – et pas seulement aux milieux ecclésiastiques – un rare exemple de détachement du pouvoir. De plus, sa démarche constituait un pas significatif sur la voie de l'humanisation et de la démocratisation de la charge papale, s'approchant ainsi de la pensée moderne qui reconnaît à tous le droit à un repos mérité et à une vieillesse paisible. Au fond, il s'agit du même principe qui a conduit l'Église à limiter à soixante-quinze ans le ministère épiscopal ; et le pape est avant tout un évêque, l'évêque de Rome, comme l'a tout de suite souligné le pape François, reprenant ainsi la leçon de Benoît.

Pensez-vous que vos prédications aient jamais eu une influence directe sur la ligne suivie par les papes auxquels vous vous êtes adressé ?

Après la mort de Jean-Paul II, le 14 avril 2005, je fus chargé, comme je l'ai mentionné plus haut, d'offrir aux cardinaux une des deux méditations prévues avant le conclave. J'avais à côté de moi le cardinal Ratzinger qui présidait la commission préparatoire et qui deviendrait peu de temps après le pape Benoît XVI. Le texte de mon intervention, en principe secret, est arrivé par des voies mystérieuses entre les mains de quelques journalistes qui en rapportèrent d'amples passages. L'année suivante, le professeur Alberto Melloni[32] publia un livre intitulé *Les débuts du pape Ratzinger. Leçons sur le conclave de 2005*

et sur l'incipit du pontificat de Benoît XVI. L'auteur en consacre plusieurs pages au discours que j'avais tenu en vue du conclave, convaincu (à tort ou à raison ?) que son influence avait été visible dans les actes de la première année du pontificat du nouveau Pape.

Dans l'une de mes premières prédications en présence de Jean-Paul II, j'abordai la question des titres à connotation mondaine ou même païenne qui circulaient dans la hiérarchie : Éminence, Excellence, Révérence, Auguste Présence du Souverain Pontife, avec force abondance de lettres majuscules. Je parlai aussi des noms et des armoiries des familles des papes ajoutées dans le passé (comme « Paulus VI Burghesius » qui trône sur la façade de la basilique Saint-Pierre) dans des lieux où devrait seul figurer le nom de Jésus. Lorsque j'ai rencontré le Pape après la prédication, comme à l'habitude, je lui ai demandé de m'excuser d'avoir parlé avec un peu d'audace, mais il me répondit deux fois avec grande force : « C'est de cela qu'il faut parler. C'est de cela qu'il faut parler ! » Peut-être est-ce un hasard, je l'ignore, mais à partir de ce jour disparut des titres du Pape celui d'« auguste » et dans le programme de mes prédications à la Maison pontificale, on ne vit plus les mots « en l'auguste présence du Saint-Père ».

Comme vous le voyez, ce sont des petites choses. Un jour, un de mes confrères capucin américain, mi-sérieux mi-amusé, me dit : « Je ne crois pas que tu sois le grand prédicateur que l'on dit. Il y a déjà bien longtemps que tu prêches à la Curie romaine et je ne vois pas grand changement ! » Je me console en pensant que mon engagement envers la Maison pontificale n'est pas de produire des changements dans les structures, mais dans les cœurs, et seul Dieu sait si, et quand, cela arrive.

Comment avez-vous choisi de quoi serait faite votre première

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

V

SUR LE PETIT ÉCRAN

Comment avez-vous commencé vos commentaires à la télévision ? Combien de temps a duré cette expérience et comment s'est-elle articulée ?

Concernant les émissions religieuses télévisées, le pionnier en Italie fut un de mes frères capucins, le père Mariano de Turin. Il a commencé en 1955 à animer pour la télévision (il n'y avait alors, heureux était-il, qu'une chaîne) la rubrique religieuse « Regards sur le monde », devenue en 1959 « Le courrier du père Mariano ». Sa popularité avait atteint des sommets. J'en suis bien conscient personnellement car souvent, malgré les années de distance, il y a des gens qui – peut-être poussés par l'habit et la barbe que nous avons en commun, lui et moi – m'appellent tout naturellement « père Mariano » lorsqu'ils me croisent.

À la fin de cette expérience du père Mariano, par un accord entre la RAI et la Conférence épiscopale italienne, une rubrique religieuse a commencé sur la chaîne Rai Uno ; elle consistait en un commentaire de l'évangile du dimanche, qui passe toujours sur les ondes le samedi soir. Au cours des années, le titre de cette émission a changé : de « Septième jour », il est passé à « Les raisons de l'espérance » et enfin « Parole et Vie ». En octobre 1997, le programme a été inséré dans la rubrique des

actualités religieuses intitulée « À son image ». L'heure de passage de cette émission a malheureusement aussi changé avec le temps, déplacée toujours en avant (ou en arrière, selon les points de vue). Quand j'ai commencé à y participer, l'émission avait lieu à 19h15, toute proche du Journal, mais vers la fin (pour des raisons, m'a-t-on dit, commerciales), on l'a avancée à 17h30. Au départ tous les ans, ou même parfois tous les mois, on changeait d'animateur. Personnellement, j'ai animé cette émission pour de courtes périodes de l'automne 1982 à juin 1988. Fin 1995, la charge m'a été confiée de manière quasiment stable, jusqu'en novembre 2009. J'avais écrit une lettre pour demander à être remplacé, invoquant l'intérêt d'une pause – et pour moi, et pour les auditeurs. La Conférence épiscopale italienne (de qui dépend principalement le choix de l'animateur) ayant trouvé entre-temps un remplaçant de qualité en la personne du père Ermes Ronchi décida qu'il était l'heure de me séparer définitivement du public télévisé, ce que j'ai alors accepté de bon gré, voyant là une occasion de pouvoir me consacrer davantage au service de la prédication, à la fois en Italie et à l'étranger.

Je n'ai pas de chiffres exacts, mais je pense avoir animé en tout presque sept cents émissions. La nouveauté majeure que j'avais introduite dans le programme était de sortir des studios télévisés pour effectuer les prises de vue à l'extérieur, dans des lieux que je suggérais, pour situer le mieux possible l'Évangile dans la vie. Le grand théoricien canadien de la communication, Marshall McLuhan, disait que « le message, c'est le medium ». De mon côté, j'ai souvent constaté aussi que « le message, c'est le lieu ». Le lieu, les réalités, les expériences de vie que je faisais connaître au public étaient en eux-mêmes, par affinité ou par contraste, un commentaire de l'Évangile. La RAI m'a permis, et je lui en suis reconnaissant, de réaliser des transmissions aussi

depuis l'étranger : deux fois depuis Israël, depuis le Rwanda à dix ans du génocide, la Tanzanie (inoubliables, à la fois le village Masai et le chemin à la suite des esclaves de Bagamoyo en Tanzanie à Zanzibar), le Bénin et le Burkina-Faso, l'Inde (sur les traces de Mère Teresa et Gandhi), les États-Unis (à la Nouvelle-Orléans, trois mois après l'ouragan Katrina, et Ground Zero à New York), depuis des lieux pauliniens en Turquie et en Grèce, depuis les Émirats arabes et, au cours de la dernière année, depuis le Chemin de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. Pour cette dernière série, je suis allé à l'antenne revêtu de l'habit et du bâton, traditionnels du pèlerin, ce qui a surpris et amusé mes auditeurs pendant quelques semaines.

Que pensez-vous de la télévision ?

Pour ces commentaires de l'Évangile dominical, je me suis efforcé de mettre au service de la bonne nouvelle tout ce qui détermine l'extraordinaire potentiel de la communication moderne et en particulier le langage publicitaire et télévisé : court, allant à l'essentiel, proche de la vie, mêlant parole et image, de façon à écouter et à voir en même temps. C'est un effort qui ne trahit pas l'Évangile, mais au contraire l'imite. Le langage de Jésus est très concret, accompagné de paraboles, d'images, d'aphorismes et d'histoires courtes. Je dis souvent que s'il avait vécu aujourd'hui, Jésus aurait été le meilleur prédicateur télévisé. Il aurait « crevé » l'écran, habitué qu'il était à entrer par « les portes closes » !

Ma plus grande joie dans ce service a été de voir la réponse des gens, manifestée dans des courriers ou plus encore de vive voix, lorsqu'ils me croisaient dans la rue. Ce qui m'a permis de toucher non seulement la puissance de ce média, mais aussi la puissance de la Parole de Dieu. J'ai compris que la majeure partie des gens allume la télévision, le soir, pour savoir les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l’authentique tradition apostolique.

En 2017 aura lieu le cinquième centenaire de la Réforme protestante. Comment voyez-vous cet événement et quelles conséquences pourra-t-il avoir pour l’œcuménisme ?

Il est indispensable qu’une telle circonstance ne s’achève pas en une célébration triomphaliste d’une part et défensive de l’autre, mais qu’elle soit l’occasion d’une profonde réconciliation qui permette que l’unité des chrétiens fasse un pas décisif en avant. Il ne s’agira pas de voir qui a tort et qui a raison, ni ce qui est vrai et ce qui est faux parmi ce qui fut à l’origine de la Réforme (cela a déjà été fait abondamment) ; il s’agira plutôt de prendre acte que le monde a changé et de commencer à regarder en avant, et non plus en arrière.

En mai 2003 j’ai été invité à la Journée Œcuménique des Églises d’Allemagne (*Ökumenischer Kirchentag*) qui se tenait à Berlin. Dans mon intervention, je parlais déjà en ce sens. Je faisais remarquer que ce qui est en jeu au début du troisième millénaire n’est plus la même chose qu’au début du second, lorsque la séparation entre Orient et Occident s’est produite, ni lors de la moitié du second millénaire lorsqu’a eu lieu la séparation entre catholiques et protestants. Peut-on dire que la manière exacte de l’Esprit Saint de procéder du Père (le célèbre *Filioque*[49]) ou que la manière précise en laquelle se produit la justification de l’impie sont des questions qui passionnent les hommes d’aujourd’hui et sur lesquelles la foi chrétienne reste debout ou tombe ? Le monde a avancé ; or, nous sommes restés cloués à des problèmes et des formules dont les gens ne connaissent même pas la signification. Dans les combats médiévaux, il y avait toujours un moment où, une fois les fantassins, les archers et la cavalerie vaincus, la mêlée se concentrait autour du roi. On décidait alors de l’issue finale de

l'affrontement. Pour nous aussi, la bataille se déroule autour du roi. Je suis catholique, et en plus Italien, mais je dois confesser que j'aurais parfois envie que l'Allemagne donne à l'Église d'aujourd'hui un nouveau Luther, parce que pour moi, Luther, au-delà de certains points discutables dans sa doctrine, est avant tout un homme qui a une foi en la personne du Christ plus solide que le roc. C'est ce que j'avais partagé ce jour-là devant un parterre allemand, à la fois luthérien et catholique.

La contribution la plus utile à la cause de l'unité des chrétiens est justement de développer un œcuménisme de la foi. En fait, il existe deux œcuménismes possibles, l'un de la foi, l'autre de l'incrédulité. Le premier rassemble tous ceux qui croient que Jésus est le Fils de Dieu et que Dieu est Père, Fils et Esprit Saint ; l'autre, ceux qui se limitent à « interpréter » tout cela, à cultiver l'herméneutique plus que la foi. Il peut arriver dans ce cas, à la limite, que tous croient en la même chose parce que personne ne croit plus en rien (si l'on entend le verbe « croire » dans son sens fort, subjectif et objectif). L'écueil à éviter dans cet effort pour la foi, c'est le fondamentalisme ou littéralisme, c'est-à-dire de considérer l'Écriture à la lettre matériellement, sans prendre en compte un minimum le contexte, les genres littéraires, en somme une saine herméneutique. Même dans ce cas, « la lettre tue ». Elle tue la force du message. L'homme qui a une certaine culture et une exigence critique ne pourra que réfuter un message qui, sous prétexte de sauver la foi, va manifestement à l'encontre de la raison et parfois même du bon sens. La foi devient facilement insignifiante, sinon pour l'individu, au moins pour la société. C'est vrai que Dieu confond les sages avec la sottise, mais pas ce type de sottise !

Est-ce vrai que vous êtes aussi invité à prêcher des retraites à des protestants ?

À la suite de ma nouvelle ouverture à l'Esprit et de ma conversion à la cause de l'unité des chrétiens, des invitations ont commencé à m'arriver de la part de leaders d'autres confessions chrétiennes. J'ai prêché une retraite à soixante-dix pasteurs luthériens en Suède (pensez un peu : un catholique qui parle à des luthériens et, en plus, sur la lettre aux Romains !). À Stockholm, il y a quelques années, a eu lieu une grande manifestation de chrétiens. Des fidèles de toutes les confessions défilaient en chantant et en priant vers le centre de la ville, chacun venant d'une direction différente, y compris des catholiques avec leur évêque en tête. Une fois arrivés au centre, je fus invité moi aussi à adresser un message à la foule. Dans un pays notoirement sécularisé, ce fut un spectacle de foi et d'unité inoubliable. En juillet dernier, je suis retourné dans ce pays pour prêcher une retraite à des pasteurs et des fidèles de l'Église luthérienne et pour parler à un rassemblement d'environ cinq mille pasteurs et fidèles pentecôtistes à Uppsala. J'ai eu la joie d'exercer mon ministère auprès de frères protestants dans d'autres pays scandinaves : le Danemark et la Finlande.

Il s'est passé la même chose dans une communauté anglicane, la célèbre Holy Trinity Brompton de Londres, d'où est partie l'initiative d'évangélisation des « cours Alpha », répandue aujourd'hui dans le monde entier[50]. Un jour que je prêchais une retraite à cette communauté, j'ai senti que le Seigneur me demandait de leur parler de la Vierge Marie. Je n'avais jamais osé parler de Marie à un auditoire protestant, aussi cela me sembla être un défi, mais j'ai compris que l'heure était venue de le faire. J'ai commencé en disant :

> « C'est nous les catholiques qui sommes en partie responsables des difficultés que vous rencontrez vis-à-vis de la Mère de Dieu, parce qu'avec nos exagérations, le fait de nous servir de la Vierge à jeter à la face des protestants, Marie a du mal à avoir l'affection de tous ses enfants. Nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais est-ce bien réaliste, père Raniero, de continuer à croire en une mystérieuse présence et à l'influence du Christ dans des religions qui existent depuis bien plus longtemps que lui et qui n'ont aucun désir, après vingt siècles, d'accueillir son Évangile ?

Il y a dans la Bible un fait qui peut nous aider à donner une réponse à cette objection : c'est l'humilité de Dieu, ce Dieu qui se cache. *« Vraiment tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël, Sauveur*[57] *! »* Dieu est humble dans sa création. Il ne met pas sa marque sur tout, comme le font les hommes. Il n'est en effet pas écrit sur les créatures qu'elles ont été créées par Dieu. C'est à elles de le découvrir. Il y a du vrai dans cette affirmation du poète Hölderlin : « Dieu a créé le monde comme la mer crée le rivage : en se retirant. »

Combien de temps a-t-il fallu à l'homme pour qu'il reconnaisse à qui il devait l'être, et qui avait créé pour lui le ciel et la terre ? Combien de temps faudra-t-il encore pour que tous arrivent à le reconnaître ? Dieu cesse-t-il, pour cette raison, d'être le créateur de tous ? Cesse-t-il de faire briller son soleil sur ceux qui le connaissent et ceux qui ne le connaissent pas ? C'est la même chose qui se passe pour la rédemption. Dieu est humble lorsqu'il crée et il est humble lorsqu'il sauve. Le Christ est davantage préoccupé par le fait que tous les hommes soient sauvés que par le fait qu'ils sachent qui est leur sauveur. Au moment de passer de la foi à la claire vision, notre plus grand étonnement ne sera pas de découvrir la toute-puissance de Dieu, mais son humilité.

L'envoi de Jésus reste donc toujours d'actualité : *« Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création*[58]*. »* La mission vers les Gentils reste ouverte, ce qui n'aurait plus aucune raison d'être si l'Évangile n'était pas écrit pour *tous* les

peuples. Nous devons seulement passer d'une motivation négative à une motivation positive. Cessons de penser que, s'il ne parvient pas à connaître le Christ, l'homme ne peut être sauvé ; appuyons-mous plutôt sur le désir de partager avec tous les hommes le don immense qu'est le Christ pour le monde.

Le pluralisme religieux ne consiste pas à considérer que toutes les religions sont également « vraies » (ce qui serait du relativisme), mais à reconnaître à chacun le droit de considérer que sa propre religion est vraie et de la diffuser, toutefois avec des moyens pacifiques, dignes d'une religion. *« Avec douceur et respect*[59] *»*, recommande Pierre aux chrétiens ; dans l'esprit des trois rencontres d'Assise en octobre 1986, janvier 2002 et octobre 2011, pourrions-nous ajouter. Ce qui doit du reste nous préoccuper le plus, ce n'est pas le salut de celui qui ne connaît pas le Christ, mais le salut de celui qui le connaît et vit comme s'il ne l'avait jamais rencontré, oubliant son baptême, Dieu et tout le reste.

---

54. Ep 5, 29.
55. Ga 6, 16.
56. Rm 3, 29.
57. Is 45, 15.
58. Mc 16, 15.
59. 1 P 3, 16.

VIII

DANS UN NUAGE DE POUSSIÈRE

Comment avez-vous vécu ces jours – en avril 2010 – où vous avez été durement attaqué par certains à la suite des propos que vous aviez tenus sur nos frères juifs ? Avec la distance, comment relisez-vous aujourd'hui cet événement ?

Il convient avant tout de relire le passage de ce sermon du Vendredi saint qui me valut l'honneur (ou mieux, la honte) de voir dès le lendemain mon nom en première page de nombreux journaux italiens et étrangers.

Par une rare coïncidence, cette année-ci, notre Pâque tombe la même semaine que la Pâque juive, qui en est l'ancêtre et la matrice au sein de laquelle elle s'est formée. Cela nous incite à avoir une pensée pour nos frères juifs. Ils savent par expérience ce que signifie être victimes de la violence collective et, pour cela aussi, ils sont disposés à en reconnaître les symptômes récurrents. J'ai reçu ces jours-ci la lettre d'un ami juif et, avec son autorisation, j'en partage avec vous un passage. Voici ce qu'il disait :

« Je suis avec dégoût les attaques violentes et concentriques contre l'Église, le Pape et tous les fidèles, provenant du monde entier. L'utilisation du stéréotype, le passage de la responsabilité et de la faute personnelle à celle collective me rappellent les aspects les plus honteux de l'antisémitisme. C'est pourquoi je désire vous exprimer à vous personnellement, au Pape et à toute l'Église ma solidarité de Juif du dialogue et de tous ceux qui, dans le monde juif (et ils sont nombreux), partagent ces sentiments de fraternité. Notre Pâque et la vôtre ont des éléments différents indéniables, mais elles vivent toutes deux dans l'espérance messianique qui nous réunira sûrement dans l'amour du Père commun. Je vous souhaite donc, à vous et à tous les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

médias ne font que mettre en évidence ces choses de l'Église, il est bon de lever une fois les yeux et de voir aussi son côté lumineux, sa sainteté. À chaque époque – dans la nôtre aussi – l'Esprit dit à l'Église, comme au temps du Deutéro-Isaïe : *« Je t'ai fait entendre dès maintenant des choses nouvelles, secrètes et inconnues de toi. C'est maintenant qu'elles sont créées, et non depuis longtemps*[72]*. »* Ce souffle puissant de l'Esprit qui anime le peuple de Dieu et suscite au milieu de nous des charismes en tout genre, ordinaire et extraordinaire, n'est-il pas « une chose nouvelle et secrète » ? Ne le sont-ils pas : cet amour pour la parole de Dieu, cette participation active des laïcs à la vie de l'Église et à l'évangélisation ? Cet engagement constant du magistère et de tant d'organisations pour les pauvres et les personnes en détresse ? Ce désir de recomposer l'unité brisée du Corps du Christ ? Quand l'Église a-t-elle eu dans son histoire une série de souverains pontifes aussi érudits et saints que ceux qu'elle a depuis un siècle et demi ? Quand a-t-elle eu autant de martyrs de la foi ?

---

69. NdT : le bienheureux A. Rosmini était un prêtre et philosophe italien du XIXe siècle.

70. NdT : Ce groupe est communément appelé le « C9 », reprenant ainsi l'appellation utilisée en économie et désignant un groupe informel de discussion entre chefs d'États et de gouvernements de pays parmi les plus puissants du monde.

71. NdT : Ce synode a eu lieu en octobre 2014 et se poursuivra en octobre 2015.

72. Is 48, 6-7.

X

L'HÉRITAGE DU CONCILE

À plus de cinquante ans du concile Vatican II, quel souvenir avez-vous et comment jugez-vous cet événement ?

Ces dernières décennies ont vu se multiplier les tentatives de dresser un bilan des résultats du concile Vatican II. Parallèlement à ces lectures analytiques, il y a eu, dès l'époque du Concile, une tentative d'évaluation synthétique, autrement dit la recherche d'une clef de lecture de l'événement conciliaire. Voulant me joindre à cet effort, j'en ai parlé au cours de la méditation que j'ai faite en présence de Benoît XVI, au cours de l'Avent 2012, à l'occasion de la célébration des cinquante ans du début du Concile. Voilà ce qu'en substance j'ai dit et que je pense.

On compte trois clés de lecture fondamentales du concile Vatican II : l'*aggiornamento* ; la rupture ; la nouveauté dans la continuité. En annonçant le Concile au monde, Jean XXIII ne cessait d'utiliser le mot *aggiornamento*. Au fur et mesure que les travaux et sessions du Concile progressent, deux camps opposés se forment selon que s'accentue l'une ou l'autre des deux exigences exprimées par le Pape, c'est-à-dire la continuité avec le passé ou la nouveauté par rapport à celui-ci. Pour cette seconde catégorie de personnes, le terme *aggiornamento* finit par être remplacé par le mot « rupture », mais dans un esprit et

des intentions bien différentes, selon les orientations. Pour l'aile dite progressiste, cette rupture était une conquête à saluer avec enthousiasme ; pour le front opposé, c'était une tragédie pour toute l'Église.

C'est entre ces deux fronts – unanimes dans l'affirmation du fait, mais opposés dans leurs jugements à son égard – que s'inscrit la position du Magistère qui parle de « nouveauté dans la continuité ». C'est surtout Benoît XVI qui expliquera ce que le Magistère de l'Église entend par « nouveauté dans la continuité ». Il le fera quelques mois après son élection, dans son discours à la Curie romaine le 22 décembre 2005.

Le Pape admet qu'il y a bien eu une certaine discontinuité et une rupture, mais il explique qu'elles ne concernent pas les principes et vérités de base de la foi chrétienne, plutôt des décisions historiques. Il citera à ce propos la situation de conflit qui s'est créée entre l'Église et le monde moderne et qui a atteint son paroxysme avec la condamnation en bloc de la modernité sous Pie IX. Mais il parle aussi de situations plus récentes, comme celle qui est apparue avec les développements de la science, avec les nouvelles relations entre les religions et leurs implications sur le problème de la liberté de conscience, la tragédie de la Shoah qui imposait une révision de l'attitude envers le peuple juif.

La lecture du Concile faite par le Magistère lui-même, c'est-à-dire celle de la nouveauté dans la continuité, a eu un précurseur célèbre dans l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*[73] du cardinal Newman, souvent appelé, à cause de cela aussi, « le père absent de Vatican II ». Dans son *Essai* publié en 1845, Newman montre que, lorsqu'il s'agit d'une grande idée philosophique ou d'une croyance religieuse comme l'est le christianisme, « on ne peut juger à ses débuts ce que seront ses virtualités et les objectifs qu'elle vise. Selon les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Assiste-t-on encore, et dans quelle mesure, à l'attrait de Dieu ?

À part ceux qui se sont créé un absolu propre et qui vivent dans leur folie, projetés vers l'accumulation de prétendues richesses (je pense en premier lieu à l'argent, mais aussi au pouvoir et au sexe), se rendant ainsi incapables de regarder ailleurs, je rencontre énormément de gens qui gardent à l'intérieur d'eux-mêmes la question fondamentale. La recherche a lieu sous des formes diverses – que l'on peut nommer *new age*, spiritualisme, méditation transcendantale, religions orientales. Souvent, elle avance à tâtons, mais elle est bel et bien là. Et c'est inévitable parce qu'il y a une réalité qui contraint à regarder au-delà de l'horizon, et c'est la mort. Nous pouvons éviter tous les obstacles sauf celui de la mort ; alors surgissent fatalement les questions sur le sens de la vie.

Un exemple qui m'a toujours impressionné à cet égard est celui du philosophe espagnol du siècle dernier, Miguel de Unamuno, qui a oscillé toute sa vie entre foi et athéisme. Il était tourmenté par la pensée de la mort, qui lui inspira son œuvre célèbre, *Le sentiment tragique de la vie*[91]. À un ami qui lui reprochait sa soif d'éternité comme étant quasiment une forme d'orgueil et de présomption, il répondit dans une lettre :

> « Je ne dis pas que nous méritons un au-delà, ni que la logique nous prouve qu'il existe ; je dis que nous en avons besoin, que nous le méritions ou non, c'est tout. Je dis que ce qui passe ne me satisfait pas, que j'ai soif d'éternité et que sans elle, tout m'est indifférent. J'en ai besoin, j'en ai besoin ! Sans elle, il n'y a plus de joie de vivre et la joie de vivre ne signifie plus rien. C'est trop facile d'affirmer : "Il faut vivre, il faut se contenter de la vie." Et ceux qui ne s'en contentent pas ? »

Ce n'est pas celui qui désire l'éternité, ajoutait-il en cette même occasion, qui méprise le monde et la vie d'ici-bas, mais au contraire celui qui ne la désire pas :

> « J'aime tant la vie que la perdre me paraît le pire des maux. Ils n'aiment

pas vraiment la vie, ceux qui jouissent d'elle jour après jour, sans se soucier de savoir s'ils devront la perdre pour toujours ou pas. »

Saint Augustin ne disait pas autre chose : *Cui non datur semper vivere, quid prodest bene vivere ?* « À quoi sert la bonne vie si elle n'aboutit à la vie éternelle ? » Aux hommes de notre temps qui cultivent au fond de leur cœur ce besoin d'éternité, sans peut-être avoir le courage de l'avouer aux autres, ni de se l'avouer à eux-mêmes, nous pouvons redire ce que Paul disait aux Athéniens : *« Ce que vous adorez sans le connaître, je viens, moi, vous l'annoncer*[92]*. »*

Il existe donc bien un besoin d'absolu et d'espérance, et notre défi, en tant qu'Église et en tant que catholiques, est justement d'aider chacun à trouver la réponse en la personne de Jésus, Rédempteur du monde, l'Envoyé de Dieu descendu sur la terre pour être le Chemin, la Vérité et la Vie, et qui a dit : *« Qui me voit, voit le Père*[93]*. »* Je crois à ces paroles de Jésus, à la lettre, et je suis convaincu qu'elles sont la seule réponse à donner à l'homme, mais encore faut-il les lui faire connaître ! Les très nombreux mouvements ecclésiaux existants seront, et sont déjà, une aide pour acheminer cette recherche d'absolu vers la réponse juste. Il y a dans ces réalités – même avec tous leurs défauts et parfois leurs excès – une crédibilité et une authenticité qui constituent une force entraînante. Le pape François, qui attire tant de monde par sa spontanéité et son authenticité, nous démontre ce qu'une personne seule peut faire quand elle est persuadée jusqu'à la moelle de la vérité du Christ.

Mais est-ce vrai que l'homme d'aujourd'hui est profondément sécularisé et qu'il n'entend plus l'appel de Dieu ?

Sécularisme et société sécularisée sont devenus des concepts si récurrents qu'il me semble utile de s'arrêter un peu là-dessus, et également à la lumière de l'engagement actuel de l'Église de ré-

évangéliser le soi-disant « Occident sécularisé ».

La sécularisation est un phénomène complexe et ambivalent. Elle peut indiquer l'autonomie des réalités terrestres et la séparation entre le royaume de Dieu et le royaume de César. Dans ce sens, loin d'être contraire à l'Évangile, elle trouve en celui-ci ses racines profondes, là où Jésus dit : *« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*[94]*. »* Mais elle peut désigner aussi tout un ensemble de thèses et d'attitudes contraires à la religion et à la foi et, dans ce cas, le terme de sécularisme est préférable. Même lorsqu'on l'a défini ainsi, le phénomène présente divers visages en fonction des domaines dans lesquels il se manifeste : la théologie, la science, l'éthique, l'herméneutique biblique, la culture en général, la vie quotidienne. Je prendrai ici le terme dans son sens premier. « Sécularisation » comme « sécularisme » viennent en effet du mot *saeculum* qui, dans le langage courant, a fini par signifier le temps présent, en opposition à l'éternité. Dans ce sens, sécularisme est synonyme de temporalisme, de réduction du réel à la seule dimension terrestre.

Le rétrécissement de l'horizon de l'éternité ou de la vie éternelle produit sur la foi chrétienne l'effet du sable que l'on jette sur une flamme : il l'étouffe, l'éteint. La foi en la vie éternelle constitue une des conditions de la possibilité d'évangéliser. *« Si c'est pour cette vie seulement* – s'exclame Paul – *que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes*[95]*. »*

Qu'est-il advenu de l'idée chrétienne d'une vie éternelle pour l'âme et pour le corps, une fois qu'après plus d'un millénaire, elle a façonné le sentiment chrétien de la vie ? Reprenant la déclaration de Hegel selon laquelle « les chrétiens gaspillent au ciel les énergies destinées à la terre », Feuerbach et surtout Marx ont combattu la croyance en une vie après la mort, sous prétexte

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jésus terrestre. Cette tradition comporte deux aspects ou deux composantes : une composante nommée « prédication » ou annonce (*kerygma*) qui proclame ce que Dieu a opéré en Jésus de Nazareth ; et une composante nommée « enseignement » (*didaché*) qui présente des normes éthiques pour une attitude juste de la part des croyants. Plusieurs lettres pauliniennes reflètent cette répartition, parce qu'elles contiennent une première partie kérygmatique de laquelle découle une seconde partie de caractère parénétique ou pratique.

La prédication ou *kerygma* s'appelle « l'évangile » ; l'enseignement, ou *didaché*, est de son côté appelé la « loi » ou le commandement du Christ qui se résume dans la charité. De ces deux choses, la première – le *kerygma* ou évangile – est ce qui donne son origine à l'Église ; la seconde – la loi ou charité – qui découle de la première, est ce qui trace à l'Église un idéal de vie morale qui « forme » la foi de l'Église. En ce sens, l'Apôtre distingue son œuvre de « père » dans la foi, vis-à-vis des chrétiens de Corinthe, de celle des « pédagogues » venus après lui. Il dit : *« Par l'annonce de l'Évangile, c'est moi qui vous ai donné la vie dans le Christ Jésus*[104]*. »*

Donc la foi ne s'épanouit en tant que telle qu'en présence du *kerygma*, de l'annonce. Et l'Apôtre écrit ceci en parlant de la foi en Christ : *« Comment mettre sa foi en lui, si on ne l'a pas entendu ? Comment entendre si personne ne proclame*[105] *? »* Littéralement, « sans que quelqu'un proclame le *kerygma*. » Et il conclut : *« Or la foi naît par la prédication*[106]*. »* Ici, par « prédication », on entend la même chose, c'est-à-dire « l'évangile » ou le *kerygma*.

La foi naît donc de l'écoute de la prédication. Mais quel est exactement l'objet de la prédication ? On sait que dans la bouche de Jésus, c'est la grande nouvelle qui résonne en presque toutes ses paraboles et d'où découlent tous ses enseignements :

« Le Royaume de Dieu est venu jusqu'à vous ! » Mais quel est le contenu de la prédication dans la bouche des apôtres ? La réponse est : l'œuvre de Dieu en Jésus de Nazareth ! C'est vrai, mais il y a encore autre chose de plus restreint qui est le noyau de tout et qui, vis-à-vis du reste, est comme le soc, cette espèce d'épée devant la charrue qui creuse la terre et permet à la charrue de tracer le sillon et de retourner la terre.

Ce noyau plus restreint est l'exclamation : « Jésus est le Seigneur ! » prononcée et accueillie dans l'étonnement d'une foi *statu nascenti*, c'est-à-dire « dans l'acte même de naître ». Le mystère de cette parole est tel que – d'après saint Paul – *« personne n'est capable de dire : "Jésus est Seigneur" sinon dans l'Esprit Saint*[107] *»*. D'elle-même, conclut l'Apôtre, elle permet à celui qui croit en sa résurrection d'entrer dans le salut. *« En effet, si de ta bouche, tu affirmes que Jésus est Seigneur, si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, alors tu seras sauvé*[108]*. »* Si l'exclamation qui était au cœur de la prédication de Jésus était : *« Le Royaume de Dieu est venu jusqu'à vous ! »*, dans la prédication des apôtres, elle devient : *« Jésus est le Seigneur ! »* Il n'y a cependant aucune opposition, mais plutôt une continuité parfaite entre le Jésus qui prêche et le Jésus prêché, parce que dire : « Jésus est le Seigneur ! » revient à dire qu'en Jésus, crucifié et ressuscité, le royaume et la souveraineté de Dieu sur le monde se sont réalisés.

Mais Jésus n'a-t-il pas dit lui-même : « Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur !" qu'on entrera dans le royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est aux cieux[109] *» ?*

Tout à fait, et nous devons par conséquent bien nous comprendre pour ne pas tomber dans une reconstruction irréelle

de la prédication apostolique. Après la Pentecôte, les apôtres ne parcourent pas le monde en répétant toujours et seulement : « Jésus est le Seigneur ! » Ce qu'ils faisaient, quand ils se trouvaient dans un certain milieu où annoncer la foi pour la première fois, ils allaient bien plutôt au cœur de l'Évangile, proclamant deux faits (Jésus est mort et Jésus est ressuscité) et la raison de ces deux faits : il est mort *« pour nos péchés*[110] » et il est ressuscité *« pour notre justification*[111] ». C'est aussi le cœur des discours de Pierre dans les Actes des Apôtres : *« Vous avez crucifié Jésus le Nazaréen, Dieu l'a ressuscité et l'a fait Christ et Seigneur*[112]*. »*

L'annonce « Jésus est le Seigneur ! » n'est rien d'autre, comme on le voit, que la conclusion, soit implicite, soit explicite, de cette courte histoire racontée sous une forme toujours vivante et nouvelle, même si substantiellement identique, et en même temps recouvre toute cette histoire et devient opérante pour qui l'entend :

> *« Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté* […] [afin] *que toute langue proclame : "Jésus Christ est Seigneur" à la gloire de Dieu le Père*[113]*. »*

La proclamation « Jésus est le Seigneur ! » ne constitue donc pas à elle seule l'entière prédication, mais elle en est l'âme et le soleil qui l'illumine. Elle établit une sorte de communion avec l'histoire du Christ à travers la « particule » de la parole qui fait penser, par analogie, à la communion opérée avec le corps du Christ à travers la particule du pain eucharistique. Venir à la foi, c'est le fait d'ouvrir les yeux à cette lumière, à l'improviste et dans la surprise. En évoquant le moment de sa conversion, Tertullien le décrit comme le fait de sortir du grand utérus noir de l'ignorance, tressaillant à la lumière de la Vérité. C'était comme si un monde nouveau s'était ouvert ; la première Lettre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tout autre chose que d'une mystification ! Le 2 mai 1999, j'eus la joie depuis la place Saint-Pierre de commenter en direct pour Rai Uno[117] la cérémonie de sa béatification, entouré d'une foule de près de cent cinquante mille personnes. C'était le moyen de me faire pardonner par mon saint confrère.

J'ai donc eu plusieurs amis ainsi qu'un père spirituel, mais je ne peux pas dire que j'ai eu de grands maîtres. Ou plutôt, j'en ai eu, mais tous étaient morts depuis bien longtemps. Mes vrais maîtres ont été, parmi les Pères de l'Église, Augustin (c'est difficile de trouver une de mes prédications où je ne le cite au moins une fois) et, chez les philosophes, Pascal et Kierkegaard. Parmi les auteurs spirituels, la mystique Angèle de Foligno, et je voudrais m'arrêter un peu sur elle.

Un spécialiste en spiritualité a écrit : « Angèle de Foligno est à la mystique ce que Dante Alighieri est à la poésie. » Mon histoire avec cette femme, qui a vécu à la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe, a commencé en 1977. Au moment de partir, avec le professeur Lazzati, pour un congrès des universités catholiques à Porto Alegre au Brésil, j'avais en vitesse mis dans mes bagages *Le livre des visions et instructions de la Bienheureuse Angèle de Foligno*[118], ouvrage contenant le récit de ses expériences à son confesseur. Je fus tellement pris par cette lecture que même le congrès passa au second plan. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ce livre. Les mystiques sont pour le peuple chrétien comme les explorateurs qui entrèrent les premiers, en cachette, en Terre Promise, puis revinrent pour raconter ce qu'ils avaient vu : *« un pays où coule le lait et le miel »*, exhortant le peuple à traverser le Jourdain. C'est grâce à eux que, dans cette vie, nous sont parvenues les premières lueurs de la vie éternelle. J'avais aussi lu dans ces années-là le livre de Hans Küng : *Dieu existe ?*, mais je me demandais combien, à la fin de la lecture, seraient prêts à

changer le point d'interrogation en point d'exclamation. En lisant les expériences d'Angèle, je touchai du doigt au contraire, non seulement que Dieu existe, mais qu'il est véritablement « feu dévorant » et « douceur sans fin ». Le pape François, par une procédure extraordinaire, mais non nouvelle, lui a conféré le titre de « sainte ». Pour l'en remercier, je lui ai envoyé un petit mot dans lequel je lui rappelais la promesse que Jésus avait un jour faite à Angèle : « Je bénirai ceux qui t'entendront nommer », en ajoutant de ma part : « Que fera-t-il alors pour celui qui l'a mise précisément sur le plus haut candélabre de l'Église ? »

---

115. NdT : très célèbre station balnéaire toscane fréquentée par la jet set internationale.
116. Chaîne de télévision italienne.
117. NdT : chaîne de télévision italienne.
118. Seuil, 1991.

XIII

L'EXEMPLE DU PAPE FRANÇOIS

À la fin de notre bavardage, je voudrais revenir sur le pontificat de François, qui se révèle si surprenant. Quand nous avons commencé à travailler sur ce livre, nous assistions aux tout premiers pas du nouveau Pape. Aujourd'hui, son ministère et son exemple nous offrent bien des points de réflexion, comment le voyez-vous ?

Je répéterai peut-être ce que j'ai dit à d'autres moments de notre « bavardage », comme vous le nommez, mais dès le départ, nous avons su qui est le pape François. Comme vous le savez, j'ai eu l'occasion de connaître le cardinal Bergoglio lorsqu'il était archevêque de Buenos Aires et j'ai toujours admiré son humilité. Et donc, sa façon d'être pape n'est pas une surprise pour moi. Je dois cependant confesser que je n'avais pas compris ce qu'il y avait derrière cette apparence si humble. Je vois bien maintenant sa lucidité et sa profonde spiritualité. Vous voyez, le pape François n'a pas le *physique de l'emploi* [119] d'un Jean-Paul II, ni la culture théologique d'un Benoît XVI, mais il a quelque chose d'autre qui lui permet de gagner les cœurs. Ce qui est beau est que ce n'est ni par curiosité ni par admiration pour le rôle qu'il tient. On a d'innombrables témoignages (j'en ai moi-même recueilli plusieurs) de personnes fort éloignées de l'Église – et qui lui étaient même hostiles – qui s'en sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour cette tâche et qui a eu l'idée de ce livre.

Il est vrai que ce n'est pas toujours bon que l'interrogé et l'interrogateur pensent la même chose, mais je crois que dans notre cas, l'extraordinaire syntonie dans laquelle nous nous sommes trouvés sur pratiquement tous les problèmes, et en particulier dans notre commune admiration pour le pape François, n'a pas été un inconvénient pour les lecteurs, mais bien plutôt un avantage. En effet, ils n'ont pas eu à arbitrer des joutes oratoires et des dissensions poliment dissimulées, mais se sont trouvés devant une appréciation concordante des choses de l'Église et du monde – même si souvent problématique et critique en elle-même – à laquelle ils peuvent consentir ou qu'ils peuvent refuser. Je remercie donc de tout cœur mon « lanceur de balle [127] *» et Serena son épouse qui l'a accompagné, pas seulement physiquement, lors de nos rencontres. Et pardonnez-moi, vous Aldo Maria, et vous lecteurs, si les « smashs » ont parfois été plus péremptoires et sûrs d'eux qu'ils n'auraient dû l'être.*

R.C.

---

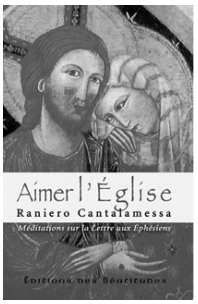
122. Cf. 2 Co 4, 7.
123. Ep 1, 10.
124. 1 Co 3, 23.
125. Ez 3, 1.3.
126. Ap 10, 10.
127. Cf. Prologue de cet ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue – L’éblouissement de l’amoureux
Chapitre I – Des années difficiles
Chapitre II – Dans le monde universitaire
Chapitre III – Un second baptême
Chapitre IV – Prédicateur du Pape
Chapitre V – Sur le petit écran
Chapitre VI – Confronté au monde
Chapitre VII – Une relation qui doit continuer de s’enrichir
Chapitre VIII – Dans un nuage de poussière
Chapitre IX – Une Église vivante
Chapitre X – L’héritage du Concile
Chapitre XI – Une époque providentielle
Chapitre XII – Maîtres et amis
Chapitre XIII – L’exemple du pape François
Chapitre XIV – Par monts et par vaux

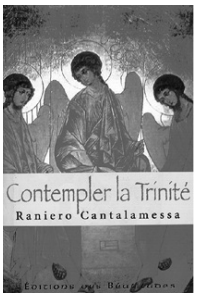
DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DES BÉATITUDES

Aimer l'Église, Méditations sur la Lettre aux Éphésiens, 2005, 112 pages, 7,60 euros



« Le Christ a aimé l'Église. Et toi ? » Une affirmation et une interrogation qui sont le fil conducteur des méditations offertes à la Maison Pontificale et réunies ici. Analysant la méthode de la *lectio divina* la Lettre aux Éphésiens, texte ecclésiologique par excellence du Nouveau Testament, le père Raniero nous fait pénétrer le mystère de l'Église, sainte et pécheresse. Et il nous enseigne à l'aimer.

Contempler la Trinité, 2006, 160 pages, 11,20 euros



« La vie chrétienne se déroule du début à la fin sous le signe et en présence de la Trinité. » Pourtant aucun mystère chrétien n'est plus difficile à expliquer et à comprendre que celui-ci.

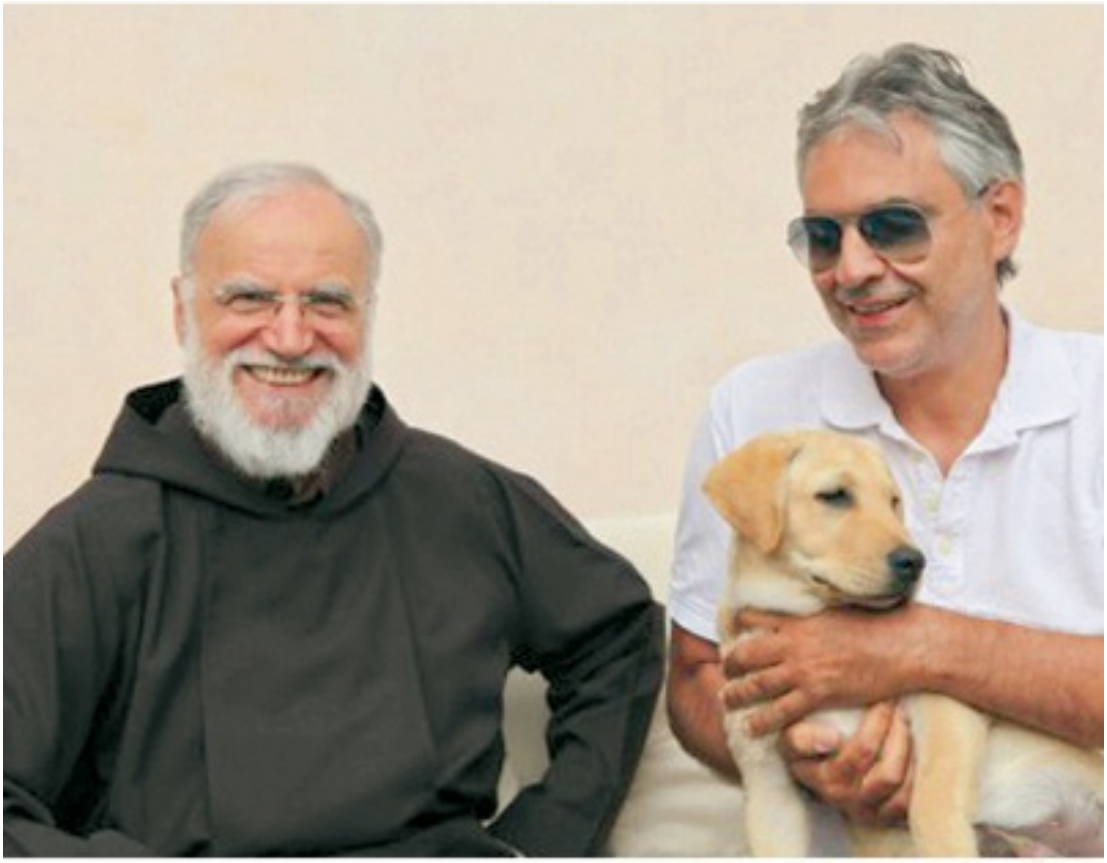
Dans cet ouvrage qui regroupe des méditations données à la Maison Pontificale, le lecteur est invité à entrer dans ce mystère, en puisant dans la théologie, la spiritualité et l'art, pour découvrir la Trinité comme source d'unité, de bonheur et de compassion.

Le père Cantalamessa, par la profondeur et la richesse de sa réflexion, nous fait contempler l'amour incommensurable qui se révèle dans la Trinité. : « Il est temps de crier au monde entier que la Trinité est joie et bonheur. »

Viens Esprit Créateur, Méditations sur le Veni Creator, 2008,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Avec le cardinal Maria Martini lors d’une excursion dans les Dolomites



Avec Andrea Bocelli à Forte dei Marmi (Toscane)

Avec les moniales Clarisses Capucines de l'Ermitage de Cittaducale
Ci-dessous. Vue de l'ermitage de Cittaducale

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :

www.editions-beatitudes.fr

Composition et mise en pages réalisées par
LG Compo - 28200 - Châteaudun
Février 2015